

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Le Bourbonnais s'entêta, parla de cas très graves que le médecin avait traités. Il n'avait pas réussi chaque fois, mais il était très fort.

—Ainsi, conclut-il, il ne se trompe jamais quand les soins sont inutiles.

—Il le dit au malade ?

—Non ! Ça ne se dit pas... Seulement, il prévient le capitaine.

Rose ferma les yeux. Elle revoyait la courte entrevue qui avait eu lieu entre elle et le docteur dans la maison de la rue Gay-Lussac.

Il avait cru qu'elle venait pour elle-même : il avait prononcé des mots auxquels Rose n'avait pas attaché suffisamment d'importance tout d'abord ; aujourd'hui, elle se souvenait bien qu'il s'était repris, cherchant à lui donner le change. Il avait procédé plus habilement que Poulot, parce que c'était un chef, lui, et qu'Etienne n'avait pas autant que lui l'habitude de peser ses expressions.

Le pauvre diable ne savait à quel saint se vouer. Il avait été content de venir, maintenant il aurait voulu s'en aller, à la condition pourtant, de ne pas laisser son amie dans cet état lamentable.

Elle vit la bonne figure d'Etienne tout attristée, et, autant pour se donner du courage à elle-même que pour le rassurer, elle s'écria :

—Vous en faites une tête !

—Ça m'ennuie de vous voir souffrante.

—C'est passé.

—Vrai ?

—Mais oui... Les femmes, voyez-vous, Poulot, ça a toujours quelque chose.

—Il y a du vrai là-dedans.

—Ne vous mariez pas.

—Oh si ! tout de même.

Elle reprit le litre et remplit le verre du pompier, bien que celui-ci s'en défendît un peu.

—Qu'est-ce qu'on vous donne comme médicaments ? demanda Poulot.

Rose rougit.

Elle ne pouvait répondre à cette question pourtant bien simple ; comment s'aviser de raconter au Bourbonnais qu'elle se traitait par l'alcool.

Elle eut de nouveau honte de son avilissement. Il fallait qu'elle eût perdu la tête pour s'enivrer ainsi. A quel vertige était-elle donc en proie ?

C'était fini ; elle retrouverait sa sobriété d'autrefois ; elle ne voulait plus éprouver ce dégoût d'elle-même.

D'ailleurs, le lendemain, elle retournerait voir son médecin, et certainement, il lui défendrait tous ses rogommes.

—Y en a-t-il beaucoup ? insista Etienne.

—Oui, oui, balbutia-t-elle ; c'est un tas de drogues qui sont amères comme chicotin...

—Et ça coûte cher ?

—Très cher.

—Un bon verre de vin vous ferait peut-être plus de bien.

—Vous croyez ?

—On le dit... Il y a des camarades, au régiment, qui ne se soignent que comme ça, quand ils ne sont pas dans leur assiette.

—Mais vous n'êtes pas de ceux-là, vous Etienne ?

—Je n'ai jamais été malade... François était comme moi.

Il regarda la photographie de son camarade.

—Ah ! il était d'attaque, mon vieux copain !... Il ne refusait pas de trinquer avec les camarades et il n'était certainement pas le dernier à offrir sa tournée ; mais lui et moi, nous n'avons jamais pris de cuites.

Pauvre Rose ! ces mots la cinglaient en plein visage. Q'aurait dit Champagne, s'il l'avait trouvée ivre comme elle l'était si souvent ? Elle se dit, le cœur ulcéré :

—C'est stupide, ce que je pense là... Si François n'était pas mort, est-ce que j'aurais cherché à oublier ma peine en buvant ?

A son tour, elle contempla l'image de la victime du devoir, comme si elle voulait que le défunt lui donnât raison sur ce point.

—Ce n'est pas tout ça ! s'écria Poulot, il faut que je rentre au quartier.

—Tu reviendras demain, dit Claudinet.

Rose ajouta :

—Nous y comptons.

—Je ferai mon possible, répondit Etienne.

Il avait bouclé son ceinturon ; il prit Claudinet dans ses bras et l'embrassa.

—Tu commences à être lourd, dit le pompier à l'enfant.

—N'est-ce pas, répliqua Rose, qu'il grandit à vue d'œil ?

—Ce sera bientôt un petit homme.

—Je serai soldat aussi, déclara le gamin... Pompier !

—Non ! s'écria Rose, toute frémissante... Dans ce métier-là, vois-tu, mon mignon, on risque trop d'être tué et de faire le malheur de ceux qui vous aiment.

Elle le reprit des bras de Poulot, comme si celui-ci avait l'intention d'emporter l'enfant à la caserne.

—Nous avons le temps d'y réfléchir, répondit Etienne... On en reparlera.

Il serra la main de Rose et partit.

Claudinet murmura :

—Il est gentil, Etienne, moi, je l'aime bien.

—Tu aimes bien ton lit aussi, dit Rose, et il est l'heure de te coucher.

L'enfant la regarda ; sa petite physionomie était rayonnante ; sa maman ne toussait plus et elle n'était pas en ribotte.

—Et puis toi ? demanda-t-il.

—Moi ! je vais en faire autant.

Elle déshabilla Claudinet et le coucha, bordant le lit avec la plus grande sollicitude.

L'enfant, après quelques mots, s'endormit.

Le visage de Rose Fouilloux changea d'expression ; elle retomba dans le plus affreux désespoir.

—C'est fini ! dit-elle, je sens que je suis perdue !

Elle tomba assise sur une chaise et sanglota.

De nouveau quelque chose de glacial lui montait lentement au cœur ; elle avait, comme disent les gens du peuple, froid en dedans, comme si tout son sang se congelait dans ses veines.

—Mon Dieu ! pria-t-elle, est-ce vrai que vous ne m'accorderez pas assez d'années pour élever mon petit Claudinet ?

Ses tortures devinrent indicibles ; elle se révolta ; elle ne voulait pas continuer à souffrir ainsi.

Ses bonnes résolutions s'évanouirent. Là, dans le placard, se trouvait la liqueur de feu qui la réchaufferait.

Encore une fois, ce serait l'engourdissement du mal, ce serait l'oubli.

Elle saisit avidement la bouteille de cognac et la porta à ses lèvres, sans perdre de temps à chercher un verre.

L'eau-de-vie lui brûla la gorge ; mais cette sensation ne dura pas ; Rose but encore quelques gorgées.

—Ah ! fit-elle, je savais bien que cela irait mieux.

La malheureuse créature attendait avec délices le moment où sa dernière lueur de raison s'envolerait ; mais, ce soir-là, l'alcool n'agissait plus avec la même rapidité.

Rose Fouilloux constata avec une sorte de terreur que l'ivresse ne venait pas. Que se passait-il donc en elle ? Est-ce que sa maladie devenait plus forte que ce liquide souverain ?

—Je comprends, dit-elle soudainement ; j'aurais dû commencer par l'absinthe.

Elle prit le litre qui contenait la verte liqueur et fut sur le point d'approcher le goulot de ses lèvres, comme tout à l'heure, quand elle avait bu de l'eau-de-vie ; mais elle s'arrêta.

—Non ! bégaya-t-elle, pas comme ça... Ce serait peut-être moins bon.

Elle eut une dernière lueur de bon sens.

—C'est atroce ! fit-elle, j'abrège encore mes jours... je suis folle... C'est immonde... Si les gamins me voyaient dans la rue, ils répéteraient ce qu'ils ont dit hier... Je vais me coucher.

Elle fit quelques pas vers son lit et passa devant le meuble où ses jeux de cartes étaient enfermés.

Elle s'arrêta haletante.

—Là, dit-elle, en touchant du doigt le tiroir d'une porte de secrétaire, là est le livre de mon destin... Après tout, je me trompe peut-être en croyant que je suis mortellement atteinte... Etienne, avec ses histoires funèbres, a pu me détraquer le cerveau...

Est-il bien vrai que le major m'ait jugée aussi malade que cela ? Il me l'aurait dit... C'était son devoir... Est-ce qu'il ne faut pas que je me guérisse pour soigner Claudinet ?... Il ne peut pas se passer de moi, le cher bébé.